

## Le travail étudiant rémunéré

Jean-Pierre Schetagne

Professeur de psychologie  
Cégep de Maisonneuve

Les pressions financières exercées par les besoins de consommation suscités, sinon exigés, par la vie moderne n'épargnent pas les jeunes, bien au contraire, surtout au niveau collégial. Moins que tout autre, l'enseignant de cégep ne peut rester indifférent à cette question et à son corollaire, le travail rémunéré. Quelle est l'ampleur réelle du phénomène et surtout quel est son impact sur les résultats scolaires ? Pour en savoir davantage j'ai commencé par questionner mes propres groupes d'étudiants. Mais le nombre d'étudiants, au-delà d'une centaine, se révéla insuffisant pour trancher la question centrale d'un effet ou non du travail rémunéré sur les notes. J'ai alors décidé d'étendre mon échantillon en faisant appel à mes collègues du département de psychologie afin qu'ils mettent leurs groupes à contribution. Sans prétendre avoir vidé la question, cette étude, dont je présente ici les faits saillants, m'a permis de dégager des éléments de réponse\*.

### L'ÉCHANTILLON ET LE QUESTIONNAIRE

L'échantillon était composé de 869 étudiants, 635 filles (63%) et 234 garçons (27%). La passation du questionnaire s'est déroulée au collège de Maisonneuve durant le premier cours de psychologie du trimestre d'automne 1989. Il faut retenir qu'il s'agit exclusivement de la clientèle étudiante du département de psychologie, ce qui limite évidemment la portée des résultats.

Une unique question demandant à chaque étudiant s'il avait un travail rémunéré et si

oui, combien d'heures par semaine il travaillait, était glissée parmi d'autres dans un questionnaire destiné à vérifier ses attentes relatives à son futur cours. Par la suite, nous avons obtenu du Registrariat des informations supplémentaires sur le secteur d'études, le sexe, le nombre d'années d'inscription au cégep ainsi que sur le nombre d'heures exigées par l'horaire des cours, laboratoires et stages de chaque étudiant.

### LES RÉSULTATS

#### La charge de travail des étudiants

En gros, nos résultats se résument comme suit :

- ▲ 70% (614 sur 869) des étudiants ont un travail rémunéré.
- ▲ La moyenne d'heures de travail est de 16,4 heures par semaine.
- ▲ 50% de tous les étudiants travaillent 15 heures ou plus par semaine (moyenne de 19,5 heures).
- ▲ 20% travaillent moins de 15 heures par semaine (moyenne 10,5 heures).
- ▲ 30% des étudiants n'ont pas un travail rémunéré.

À mesure qu'ils avancent dans leurs études, de plus en plus d'étudiants travaillent. En première année, ils sont 56% à le faire, 71% en deuxième et 81% en troisième. Par ailleurs, ceux qui travaillent plus de 15 heures par semaine représentent 32% de l'ensemble des étudiants de première année, 47% de ceux de deuxième et 63% de ceux de troisième. Des résultats pour le moins impressionnants...

On peut résumer ainsi les différences entre les secteurs d'études :

- au secteur préuniversitaire, environ 75% des étudiants ont un travail rémunéré

(50% travaillent beaucoup, 25% travaillent peu).

- Au professionnel, 60% des étudiants travaillent (40% beaucoup et 20% peu).
- Les garçons travaillent en aussi grand nombre, quel que soit le secteur (autour de 75%).
- Les filles du préuniversitaire leur sont comparables (75% ont un travail rémunéré).
- Les filles du secteur professionnel se distinguent en travaillant en moins grand nombre (57%) que dans les autres groupes.
- Dans tous les groupes, on travaille sensiblement le même nombre d'heures par semaine en moyenne (16 heures), sauf chez les garçons du secteur professionnel qui travaillent de 3 à 4 heures de plus que les autres.

Lorsqu'on combine, pour l'ensemble des étudiants interrogés, le nombre d'heures de cours et le nombre d'heures de travail rémunéré, on obtient les résultats suivants : les étudiants, incluant ceux qui n'ont pas de travail rémunéré, ont en moyenne une charge hebdomadaire de travail de 33,5 heures. La moitié des étudiants cumulent 35 heures ou plus de travail rémunéré et de cours, et cette charge atteint ou dépasse 40 heures chez le quart des étudiants. Au secteur professionnel, les étudiants qui travaillent ont une charge de 41 heures en moyenne, comparativement à 36,5 heures au secteur préuniversitaire ; ce n'est pas le nombre moyen d'heures de travail rémunéré qui fait la différence (16,2 heures au secteur préuniversitaire contre 16,9 au secteur professionnel), mais plutôt le nombre d'heures de cours.

Sans qu'il soit facile d'établir une norme en cette matière, on peut penser que les études de niveau collégial doivent exiger au minimum, à tout considérer – préparation de cours, d'examens, travaux et lecture – ,

\* Pour plus de détails, voir Schetagne, Jean-Pierre, « Le travail rémunéré étudiant », dans *Étudier au collégial : une réalité diversifiée. Actes du 1<sup>er</sup> colloque annuel de l'AQPC*, Montréal, AQPC, 1991, p. 305-1 à 305-7.

entre 15 et 20 heures<sup>1</sup> d'étude par semaine. Ce qui implique qu'un nombre appréciable de nos étudiants – entre la moitié et les deux tiers – se retrouvent avec un horaire particulièrement serré, dépassant la cinquantaine d'heures par semaine consacrées exclusivement au travail rémunéré et aux études.

### L'effet du travail rémunéré et de la charge de travail totale sur les résultats scolaires

Pour évaluer l'effet du travail rémunéré sur les résultats scolaires, nous avons choisi d'utiliser les quartiles, une mesure de rang plus grossière mais plus juste que les notes brutes des étudiants ou encore que la cote Z<sup>2</sup>. Les étudiants sont répartis, selon leur note finale, en quatre catégories égales : le premier quart, le deuxième, etc. On peut donc, pour chacun des quartiles, comparer les résultats scolaires de ceux qui ne travaillent pas, de ceux qui travaillent moins de 15 heures et de ceux qui travaillent 15 heures ou davantage à l'aide du « Khi carré », pour voir s'ils se distribuent pareillement ou non dans les quatre catégories.

Comme on peut le constater, le travail rémunéré a un effet significatif sur les résultats scolaires. La surprise c'est que, dans l'ensemble, *ceux qui travaillent moins de 15 heures par semaine sont les meilleurs des trois groupes*. Ils se concentrent davantage parmi les plus forts, tandis que ceux qui travaillent plus de 15 heures sont

à la fois, comparativement aux précédents, sous-représentés parmi les plus forts et sur-représentés parmi les plus faibles. Ce n'est donc pas le travail rémunéré, mais bien le nombre d'heures de travail qui serait déterminant. Les résultats de ceux qui n'ont pas un travail rémunéré se situent entre ceux des deux autres sous-groupes, en dépit d'une charge de travail moindre.

Notre échantillon étant constitué presque aux trois quarts de filles, les résultats précédents s'appliquent intégralement à elles dans l'ensemble, mais doivent être interprétés avec plus de nuances dans le cas des garçons. Le travail rémunéré ne semble pas affecter les résultats scolaires des garçons ; nous y reviendrons plus loin.

Au secteur professionnel, on n'observe aucun effet négatif du travail. Plus même, ceux qui ne travaillent pas semblent moins nombreux parmi les forts. C'est seulement au secteur préuniversitaire que l'effet négatif du travail est significatif.

Un phénomène important à signaler ici est la différence significative qui existe entre les filles du secteur préuniversitaire qui n'ont pas de travail rémunéré et leurs homologues du secteur professionnel. Ces dernières sont aussi faibles, sinon plus faibles en fait, que celles qui travaillent beaucoup ou peu, tandis qu'au préuniversitaire, celles qui n'ont pas un travail rémunéré ont tendance à être parmi les plus fortes. Nous avons là un « nœud ».

De façon générale, les résultats obtenus en étudiant l'effet de la charge hebdomadaire totale de travail (cours et travail rémunéré) reproduisent essentiellement ceux que nous avons obtenus avec le temps consacré au travail rémunéré uniquement, à la différence que, statistiquement, les résultats sont davantage marqués. Tout se passe donc comme si la charge totale était davantage révélatrice des mêmes phénomènes que nous venons de dégager.

C'est seulement lorsque les étudiants atteignent ou dépassent le cap des 40 heures par semaine (cours et travail rémunéré) que la charge hebdomadaire a un effet significatif. Ces étudiants sont moins concentrés parmi les plus forts et le sont davantage parmi les plus faibles. Ce résultat, à première vue surprenant, semble démontrer une capacité remarquable de gestion du temps chez les étudiants travailleurs. Si l'on considère que l'étudiant moyen a une charge de cours au cégep de 22 heures par semaine, il faut donc ajouter à cette dernière 18 heures de travail rémunéré pour observer un effet négatif sur les notes ; ce nombre concorde d'assez près avec le seuil de 15 heures par semaine que nous avons utilisé précédemment.

Pour résumer, on peut certainement affirmer que le travail rémunéré occupe une place non négligeable dans l'horaire de la majorité des étudiants. Elle est en gros *équivalente à la charge imposée par les cours, les stages et laboratoires pour la moitié des étudiants*. La majorité des étudiants ont donc un horaire très lourd.

L'effet sur les notes du travail rémunéré existe, mais il n'est pas simple et certainement pas direct :

1. Les étudiants qui travaillent moins de 15 heures par semaine ne sont pas désavantagés par leur travail. Au contraire, ils présentent les meilleurs résultats et sont apparemment meilleurs que ceux qui ne travaillent pas.
2. Ceux qui dépassent le cap des 15 heures par semaine subissent un effet significatif : 10 à 20%, selon les cas, sont davantage « absents » du groupe des plus forts, tandis qu'on en observe 10% de plus dans le groupe des plus faibles.

Distribution dans les quartiles (q1, q2, q3, q4)\* selon le nombre d'heures de travail rémunéré

travail rémunéré	Ne travaillent pas				Travaillent 1-14 hres				Travaillent 15-45 hres				
	q1	q2	q3	q4	q1	q2	q3	q4	q1	q2	q3	q4	
quartiles :													
résultats généraux	22%	26%	22%	31%	15%	27%	21%	37%	25%	25%	26%	24%	**
filles	17%	26%	22%	36%	11%	26%	21%	42%	21%	23%	28%	29%	**
garçons	38%	26%	20%	16%	31%	31%	20%	18%	34%	30%	23%	13%	
secteur professionnel	21%	33%	24%	22%	14%	35%	20%	31%	27%	21%	21%	31%	
secteur préuniversitaire	22%	21%	20%	37%	16%	24%	22%	38%	24%	27%	28%	21%	**
filles*** du secteur préuniversitaire	15%	22%	20%	42%	10%	24%	21%	45%	19%	25%	30%	26%	**
filles du secteur professionnel	19%	30%	24%	27%	12%	29%	24%	36%	24%	17%	21%	38%	

\* Le quartile 1 (q1) regroupe les étudiants les plus faibles et le quartile 4 (q4), les plus forts.

\*\* Résultat statistiquement significatif.

\*\*\* Les garçons sont trop peu nombreux pour satisfaire aux conditions du test statistique.

Pour éclairer la question, nous avons procédé à une analyse plus poussée de nos données. L'idée nous est venue d'utiliser les rangs de façon plus précise pour mesurer la performance scolaire. Chaque étudiant a en effet un rang qui le classe dans son groupe. Il s'agit de convertir ce rang sur une échelle de cent pour pouvoir être à même de comparer des individus de différents groupes. Ainsi, ceux qui travaillent plus de 15 heures sont en moyenne 8,5 rangs (sur cent) derrière ceux qui travaillent moins (rang 48,49 contre rang 56,97).

Ce sont les filles du préuniversitaire qui sont les plus touchées par le travail rémunéré, perdant presque 10 rangs. Par ailleurs, la situation au secteur professionnel s'éclaire un peu : le travail n'a pas d'effet négatif et ceux qui travaillent beaucoup réussissent autant sinon mieux que ceux qui ne travaillent pas, particulièrement les garçons. De plus, on voit maintenant mieux pourquoi le travail n'affecte pas les résultats scolaires des garçons lorsqu'on combine ceux du secteur préuniversitaire et ceux du secteur professionnel. Ceux du secteur professionnel, lesquels travaillent beaucoup, contribuent à annuler l'effet global du travail puisque, aussi surprenant que cela paraisse, ils réussissent mieux que les deux autres catégories de travailleurs, alors qu'au préuniversitaire les garçons qui travaillent beaucoup subissent un effet similaire à celui que l'on note chez leurs consœurs.

## QUELQUES QUESTIONS

Que faut-il tirer de notre étude ? Il ressort que si le travail rémunéré a manifestement un effet sur les résultats scolaires, cet effet est faible<sup>3</sup> et n'est certainement pas à la mesure de la place que le travail occupe dans l'horaire de la majorité des étudiants. Comment les étudiants qui travaillent plus de 15 heures par semaine font-ils pour s'en tirer relativement aussi bien ? À première vue, on pourrait penser que l'explication tient à une absence de compétition de la part des autres, notamment de ceux qui ne travaillent pas et dont les résultats sont relativement paradoxaux. En principe, ces étudiants-là devraient être les meilleurs ; or, ils arrivent bons deuxièmes et même derniers dans le cas des filles du professionnel. Ainsi, le problème de départ se trouve inversé et nous amène à chercher à expliquer non plus l'effet du travail rémunéré mais bien celui de son absence... Pourquoi quelqu'un disposant de 10, 15 ou

Rang\* moyen des étudiants de l'échantillon selon le secteur, le sexe et la catégorie de travail

Secteur	Sexe	Catégorie de travail	Rang moyen sur cent	Différence moyenne de rang entre les 1-14 et les 15 hres et plus/semaine
Préuniversitaire	filles	0 hre	58,46	- 9,57
		1-14 hres	61,43	
		15-45 hres	51,86	
	garçons	0 hre	41,12	- 8,38
		1-14 hres	44,79	
		15-45 hres	36,41	
Professionnel	filles	0 hre	54,06	- 3,49
		1-14 hres	59,38	
		15-45 hres	55,89	
	garçons	0 hre	42,55	+ 7,27
		1-14 hres	38,48	
		15-45 hres	45,75	

\* Le rang est attribué selon une échelle croissante, comme pour les centiles ; le plus faible du groupe a le rang 1 et le plus fort, le rang 100.

20 heures de plus par semaine ne réussit-il pas mieux que ses camarades à l'horaire plus lourd ?

Notre étude soulève d'autres questions, entre autres celle de la différence entre les garçons et les filles. Les filles précèdent les garçons de 15,3 rangs en moyenne (elles occupent en moyenne le rang 55,9 contre le rang 40,6 pour les garçons). En deux mots comme en mille, même les filles qui consacrent plus de 15 heures par semaine au travail rémunéré dépassent d'emblée tous les garçons.

Autre constatation : les étudiants du secteur professionnel semblent assez différents des étudiants du préuniversitaire et ce à deux points de vue. *D'abord*, ceux du secteur professionnel, garçons ou filles, qui travaillent plus de 15 heures réussissent beaucoup mieux que ceux du préuniversitaire, alors que leur charge de travail hebdomadaire est plus lourde (43,3 heures en moyenne contre 38,5 heures au secteur préuniversitaire). *Deuxièmement*, les filles du professionnel qui ne travaillent pas, et elles sont nombreuses, réussissent d'emblée moins bien que leurs homologues

du préuniversitaire en se classant en fait au dernier rang.

## CONCLUSION

Le temps consacré à un travail rémunéré n'est pas un facteur qui agit de façon indépendante sur la réussite scolaire ; c'est sa combinaison et sa modulation avec d'autres facteurs qui a un effet déterminant. Ainsi, il faut reconnaître le fait central que bon nombre d'individus qui ont une charge de travail très lourde réussissent très bien, alors que bon nombre d'autres, qui ont une charge de travail plus légère, ont de piètres résultats. Aussi, si l'on vise l'amélioration des résultats scolaires des étudiants, mieux vaut, croyons-nous, se concentrer davantage sur d'autres facteurs, plus décisifs. *L'effet du travail rémunéré nous échappe si on l'analyse seulement sous l'angle du temps qui lui est consacré.* C'est là, croyons-nous, essentiellement le résultat de notre étude. Rappelons en terminant son cadre, limité à un seul département d'un seul collège. Il y aurait lieu naturellement d'en vérifier plus précisément la portée avant de s'avancer plus loin sur cette question.

---

Il n'en reste pas moins que la très grande majorité des étudiants ont une charge de travail hebdomadaire qui mérite le respect. L'étudiant moderne est pressé, pressuré même par la charge de ses obligations. Sa semaine est aussi lourde que celle de l'adulte en termes d'exigence « occupationnelle ».

L'étudiant a autre chose à faire, d'autres soucis importants sinon majeurs, *en même temps* que ses études. Nous avons perdu notre ancien monopole sur lui. Nous sommes maintenant en situation de compétition. Il faut donc apprendre à le prendre et à le tenir dans un filet aux mailles plus serrées. Comme le client dans un monde ouvert à la compétition internationale, il est devenu plus difficile et nous échappe plus facilement.

Comment faire ? Nous devons, je crois, gagner en pertinence ; frapper plus juste et plus efficacement. Loin de moi l'idée de diminuer nos exigences. Au contraire. Mais

nous devons apprendre à les clarifier et surtout à les justifier. Objectifs et contenus de cours devraient être fondés, à propos, indiscutables, mais surtout annoncés très clairement. Il devrait en être de même des moyens mis à la disposition des élèves pour réaliser les objectifs et particulièrement de ceux qui sont mis en œuvre pour en mesurer l'atteinte. Il nous faut davantage de transparence. L'étudiant doit savoir exactement ce qu'on attend de lui... et recevoir un enseignement de qualité dispensé par des professionnels. ▣

---

#### NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Il faut rappeler que la norme officielle prévoit une heure de travail à la maison pour chaque heure de cours. En fait, les études empiriques démontrent que les étudiants consacrent environ 10 à 15 heures à leurs études, ce qui équivaut à la moitié de cette norme.
2. Les notes de professeurs différents ne sont pas directement comparables. Il y a beaucoup de disparité entre les moyennes et les
3. D'après nos résultats, dans un groupe de 30 à 40 individus, celui qui travaille 15 heures ou plus par semaine se verra décalé de 3 à 4 rangs (8,5 rangs sur 100) comparativement à un autre qui travaille moins ou pas du tout. Voilà à quoi se résume, dans l'ensemble, l'effet du travail rémunéré.

écarts types. Une étude des distributions m'en a rapidement convaincu. En gros, le problème se résume de la façon suivante : une moyenne de groupe élevée a tendance à « entraîner » un petit écart type tandis que c'est le phénomène inverse qui se produit lorsque la moyenne est basse. Dans un cas, il y a peu ou pas de distinction entre les forts et les faibles tandis que dans l'autre, c'est le contraire. Les notes n'ont donc pas la même valeur discriminante et ne sont donc pas comparables. À ce propos, l'Université de Montréal a rencontré un problème semblable dans ses critères d'admission. Des étudiants ayant la même cote Z mais venant de collèges différents n'obtiennent pas nécessairement des résultats comparables. Il a donc fallu trouver un moyen de tenir compte des différences entre les établissements puisque, en fait, la cote Z ne compare un individu donné qu'à son groupe.